

FRANÇAIS DU MONDE

Le magazine de l'association Français du monde - ADFE

Diplomatie
culturelle
française
Dossier

L'intelligence
d'un réseau
solidaire
Vie associative

Violences
sexuelles en
Allemagne
Grand Angle

Rayonnement culturel

La France à l'étranger



N°215
Mai 2024

ÉDITO

Chères lectrices, chers lecteurs,

Qu'est-ce qui me rattache à la France ? Qu'est-ce qui rattache mes enfants à la France ? Lorsque la famille ne s'exprime plus en français, que les séjours en France se sont raréfiés, et que la distance ou malheureusement le coût des établissements français ont empêché mes enfants de suivre l'enseignement du réseau, qu'est-ce qui nous rattache encore à la France ?

Nous avons abordé dans le dernier magazine la citoyenneté, nous traitons ici de la CULTURE.

La Culture, qui nous rassemble en tant que Français, mais aussi crée un lien puissant entre tant d'autres dans le monde, francophones ou non.

Car si le Français, langue de la diplomatie, des droits de l'homme et de la pensée critique, est parlé sur les cinq continents, tissant un lien entre des peuples aux identités multiples, la littérature, la philosophie, le cinéma, la gastronomie, la mode ou encore les arts visuels français ont influencé des générations et continuent de nourrir le dialogue interculturel.

La culture française véhicule des valeurs universelles : liberté, égalité, fraternité, mais aussi créativité et ouverture.

Dans un monde où les excès de la globalisation nourrissent les extrémismes nationalistes et guerriers, promouvoir la culture française dans sa diversité ET son universalité, peut servir de levier de coopération et d'amitié entre les peuples.

Catherine Smadja-Froguel

Membre du Bureau national de Français du monde - ADFE

45 ans d'engagement

**Hier comme aujourd'hui,
Français du monde - ADFE
rassemble, agit et défend les
Français de l'étranger.**



Haut : Section Français du monde - ADFE Togo
Bas : Section ADFE Yaoundé, Cameroun

Adhérez sur francais-du-monde.org



Sommaire 215.

• 5 Le dossier

Culture

- p.6** Diplomatie culturelle française : Un héritage et un outil d'influence mondiale à réinventer.
- p.10** La restitution des oeuvres d'art volées : Un levier diplomatique pour renforcer les relations internationales.
- p.13** Esther de Mézerville : Une Française au service de l'émancipation féminine au Costa Rica.
- p.14** Marion Adrian, commissaire d'exposition indépendante à Bruxelles
- p.16** Les jeunes générations : créateur.ices de nouveaux ponts.
- p.17** Lycée français de Barcelone : Une histoire multiple, une histoire humaniste
- p.20** Des fables pour relier les mondes : Le prix Florian s'ouvre aux Français de l'étranger.
- p.26** "À la découverte de la Francophonie" : Un récit illustré pour explorer la diversité culturelle.

• 27 Grand angle

- p.27** Allemagne : Une loi historique sur la protection contre les violences sexuelles, sexistes et domestiques.
- p.28** Vienne à l'heure du choix.

• 30 Vie associative

- p.30** Rencontres inter-sections : l'intelligence d'un réseau solidaire.

FRANÇAIS DU MONDE

Magazine gratuit de Français du monde - ADFE

6 rue Lhomond, 75005 Paris France
francais-du-monde.org/magazine
contact@francais-du-monde.org

Directeur de la publication | François Boucher

Rédactrice en chef | Vanessa Gondouin-Haustein

Comité de rédaction | Kalliopi Ango Ela, Stéphane Arnoux, François Boucher, Annie Michel, Jaime Peypoch, Vincent Roué, François Roussel, Chantal Samuel-David, Catherine Smadja-Froguel

PAO | Stéphane Arnoux

Le dossier La culture en dialogue

Comment la culture française circule-t-elle aujourd'hui, entre héritage et dialogue ? La diplomatie culturelle française n'est plus seulement l'affaire des ambassades, des instituts ou des grandes institutions. Aujourd'hui, elle se réinvente au quotidien, portée par des femmes et des hommes en mouvement, des citoyens engagés aux quatre coins du monde. Ils ne diffusent pas un modèle figé, ils tissent des liens vivants. Ils ne parlent pas "au nom de la France", ils parlent avec elle, en construisant des ponts culturels qui font vivre notre langue, nos idées, nos imaginaires dans des dialogues ouverts et renouvelés. Dans ce numéro, nous nous sommes attachés à mettre en lumière ce pont culturel : celui qui relie la France au reste du monde. Un pont vivant, façonné par celles et ceux qui, à travers leurs parcours et leurs engagements, font vibrer la culture française au-delà des frontières. Qu'ils soient enseignants ou missionnaires d'hier, commissaires-priseurs ou jeunes créateurs aujourd'hui, tous incarnent une diplomatie culturelle à hauteur humaine, ancrée dans le réel et portée par la rencontre. Cette culture en partage, c'est aussi un concours de fables, où des voix venues du monde entier résonnent jusqu'à Châteauneuf-sur-Loire (49). Car la culture, plus que jamais, est ce qui relie. Et dans un monde qui se fragmente, elle reste peut-être l'un des derniers langages communs.

Dossier coordonné par **Vanessa Gondouin-Haustein**



Crédit photo : Alexandre Brondino, Versailles, 2020, Utilisation gratuite sous la Licence Unsplash

DIPLOMATIE CULTURELLE FRANÇAISE

Un héritage et un outil d'influence mondiale à réinventer

Pays des Lumières, mais aussi de la colonisation au nom de la mission civilisatrice de l'homme catholique blanc, la France utilise depuis des siècles sa culture, comprenez « LA Culture », comme outil d'influence majeure sur la scène internationale. C'est la diplomatie culturelle, qui consiste à promouvoir les idées, les valeurs et la culture d'un pays pour renforcer sa position dans le monde. En combinant art, langue, philosophie et science, la France a utilisé sa culture comme un outil diplomatique efficace pour séduire et influencer, de Chambord et Versailles à la villa Médicis et au Louvre d'Abu Dhabi.



Par **Catherine Smadja-Froguel**
(Royaume-Uni)

Aux origines...

La diplomatie culturelle française trouve ses racines dans l'Ancien Régime, lorsque les monarques français, à commencer par François Ier (1494-1547), ont fait de la culture un pilier de leur politique : les relations avec des artistes et des penseurs comme Léonard de Vinci servaient à asseoir la grandeur de la France en s'appuyant sur le mécénat artistique et scientifique. Aujourd'hui encore, la Joconde est là pour nous le rappeler. Un peu plus tard, la fondation de l'Académie française en 1635 par Richelieu, montrait l'importance de la promotion et de la défense de la langue française comme outil de cohésion nationale mais aussi d'influence au-delà des frontières.

Louis XIV, le Roi Soleil, a porté cette vision à son apogée en faisant de Versailles, son architecture, ses jardins mais aussi les fêtes de danse, théâtre et musique un symbole mondial du raffinement et de la puissance française.

Pendant les Lumières au XVIIIe siècle, la diplomatie culturelle française s'est enrichie de la philosophie et des idées de penseurs comme Voltaire, Rousseau et Montesquieu qui influençant les élites européennes et américaines ont consolidé l'image de la France comme le berceau de la modernité et des idéaux universels.

La Révolution française et la diplomatie des idées universelles

La Révolution française marque un tournant décisif dans la diplomatie culturelle de la France, les valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité, inscrites dans la Déclaration des droits de l'Homme et du citoyen inspirant des mouvements démocratiques dans le monde entier, liant progrès social, économique et culture. Ainsi, le Louvre, transformé en musée national en 1793, est devenu un symbole du patrimoine universel, accessible à tous, alors que sous Napoléon Bonaparte, les conquêtes militaires ont été accompagnées d'une diffusion – souvent imposée – de la culture française, mais aussi d'un souci de recherche archéologique (cf. Champollion).

Au XIXe siècle, la France a renforcé cette diplomatie des idées universelles malheureusement à travers une relance de la colonisation au prétexte d'une mission civilisatrice. Ainsi, les expositions universelles étaient autant des vitrines des innovations artistiques et technologiques françaises que des outils pour affirmer la place centrale de la France dans le monde.

C'est aussi alors qu'est fondé l'ancêtre du réseau des Alliances françaises : inspirée par l'Alliance Israélite fondée en 1860 par Adolphe Crémieux, elle est créée en 1883 par Paul Cambon et Pierre Foncin « l'association nationale pour la propagation de la langue française dans les colonies et à l'étranger » et voit intégrer comme membres du conseil d'administration de l'Alliance Française de Paris, Ferdinand de Lesseps, Louis Pasteur, Ernest Renan, Jules Verne et Armand Colin... Au

lendemain de la défaite de 1870, il s'agissait déjà de chercher à compenser le déclin national par le prestige culturel. Il s'ouvre des Alliances partout dans le monde : Pondichéry, Alexandrie, Sidney, Barcelone, Sénégal, Ile Maurice, Londres, Mexico...

Au XXe Siècle, une institutionnalisation de la diplomatie culturelle

Après la Première Guerre mondiale, la France a reconnu l'importance de renforcer son influence intellectuelle, en structurant mieux sa diplomatie culturelle pour faire face à la montée des puissances anglo-saxonnes.

Les Alliances françaises prennent alors une nouvelle dimension : tout comme l'Institut français d'Athènes et la Villa Médicis, ces institutions, présentes dans de nombreux pays, étaient des points d'ancrage de la francophonie. La langue française, associée à des valeurs de liberté et de culture, devenait un vecteur d'influence puissant.

L'entre-deux-guerres voit une expansion des échanges culturels avec des pays comme l'Allemagne, les États-Unis et les colonies françaises : moins puissante économiquement et militairement, la France utilisait alors sa culture comme un moyen de maintenir son prestige face aux défis géopolitiques.

Après la Seconde Guerre mondiale, notamment sous l'impulsion d'André Malraux, ministre des Affaires culturelles de 1959 à 1969, la France adopte une politique culturelle

ambitieuse, fondant des centres culturels dans le monde entier et soutenant les arts. Malraux voyait dans la culture un outil de réconciliation et d'universalité, particulièrement dans un contexte de guerre froide où les blocs idéologiques s'affrontaient aussi sur le terrain culturel. Dans le même temps, la Francophonie est institutionnalisée avec la création de l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) en 1970, visant à fédérer les pays partageant la langue française autour de projets éducatifs et culturels. Là aussi, il s'agit de se regrouper pour porter plus haut des idées.

À l'heure de la diplomatie numérique

Avec l'avènement du numérique, la diplomatie culturelle française a dû se réinventer dans un monde de plus en plus globalisé et interconnecté. Le numérique a en effet transformé les outils et les canaux par lesquels se promeut la culture : plateformes en ligne, réseaux sociaux et outils numériques interactifs permettent d'atteindre un public mondial bien plus large et diversifié et de diffuser bien plus efficacement des messages sur de grandes manifestations ou sur le patrimoine culturel et touristique de la France -#ExploreFrance-. Mais en même temps, les moyens extraordinaires dont disposent

les plateformes américaines, mais aussi japonaises, chinoises ou sud-coréennes rendent la concurrence beaucoup plus rude. Face à cette concurrence, les efforts du CNC (Centre national du cinéma et de l'image animée) pour soutenir activement la distribution numérique des œuvres audiovisuelles françaises et francophones, de l'éducation nationale pour diffuser sur FUN-MOOC (France Université Numérique) une multitude de cours en ligne gratuits sur des sujets variés, du patrimoine français à la gastronomie en passant par la littérature, mais aussi l'histoire ou l'économie permettent de démocratiser l'accès à la culture et au savoir français. La France investit également dans des technologies immersives pour promouvoir son patrimoine, comme avec la visite numérique de Notre-Dame de Paris ou de la grotte Chauvet. Toutefois, les défis de la diplomatie numérique sont immenses : seule, la France, même en s'appuyant sur la francophonie, ne pourra lutter contre la domination américaine et bientôt chinoise. Les moyens des multinationales de la culture de masse sont sans commune mesure avec ceux de nos ministères de la Culture et des Affaires européennes. Et s'il faut résister, ce n'est pas seulement pour défendre les intérêts de la France, mais pour lutter contre l'appauvrissement de la pensée, contre l'uniformisation des idées et finalement contre la dictature d'une pensée unique.

Dès la fin des années 1990, Catherine Trautmann prônait le passage d'un discours sur l'exception culturelle française à la défense de la diversité culturelle, de toutes les cultures. L'appui du CNC aux cinémas des pays moins riches, ou le soutien financier à la numérisation du patrimoine africain, dans le cadre d'une coopération respectueuse et collaborative, la promotion d'intelligences artificielles utilisant de multiples langues et non uniquement l'anglais, mais aussi la mise en avant de ses cultures ultramarines et de celles des diasporas enrichissent l'image de la France à l'international.

Quel avenir ?

L'avenir de la diplomatie d'influence française c'est peut-être justement ce combat pour le droit de chaque peuple à promouvoir sa culture, et pour le droit de tous les peuples à s'imprégner de toutes les cultures mondiales. Bien loin d'une culture au service de la puissance militaire, coloniale ou économique française, c'est finalement la vision d'une diplomatie qui utilise la culture, les cultures pour promouvoir le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et de leurs cultures, des idéaux de paix d'amitié entre les peuples et de solidarité entre les habitants de la planète. Alors, la France aura fait prospérer ce qu'il y a de plus noble dans sa culture. ■

Crédit photo :
Theodora Ispas, Villa Médicis- 2023,
Utilisation gratuite sous la Licence Unsplash

La Villa Médicis La culture comme résidence

Située au cœur de Rome dans les jardins du mont Pincio, la Villa Médicis accueille depuis 1803 l'Académie de France. Fondée sous Napoléon Bonaparte, cette résidence historique accueille chaque année des artistes, chercheurs et créateurs en résidence. La mission de ce lieu hors du commun : offrir un temps de retrait, de recherche et de création dans un

cadre propice à la fertilité intellectuelle et artistique. Au-delà de ce rôle de mécénat, la Villa Médicis est devenue un lieu d'échange culturel ouvert sur la ville et le monde. Elle est aussi aujourd'hui reconnue et admirée pour ce pont culturel entre la France et l'Italie, entre la culture française et le monde.

Albertine La culture française au cœur de Manhattan

Ouverte en 2014 dans les murs historiques de l'ambassade de France à New York, Albertine est bien plus qu'une librairie francophone, c'est un lieu de rencontre et de débat. Centre culturel dynamique, ce lieu original, qui tire son nom d'un célèbre personnage de Marcel Proust, propose plus de 14 000 ouvrages en français et en traduction anglaise. Son

influence va bien au-delà de sa vocation littéraire. Albertine incarne une stratégie culturelle ciblée, celle de s'implanter dans les grandes capitales mondiales pour y défendre la langue française et proposer un dialogue intellectuel. Depuis plus de dix ans, Albertine symbolise un pont entre les cultures.

Quelques autres lieux d'exception

- **La Casa de Velázquez à Madrid**, qui associe recherche en sciences humaines et création artistique, en lien avec le monde hispanique.
- **La Villa Kujoyama à Kyoto**, pendant asiatique de la Villa Médicis, qui accueille des artistes en résidence dans un esprit de dialogue entre cultures française et japonaise.
- **Le Palais Clam-Gallas à Vienne**, récemment restauré, qui abrite désormais l'Institut français d'Autriche et devient un espace d'excellence culturelle et scientifique en Europe centrale.

La restitution des œuvres d'art volées : un levier diplomatique pour renforcer les relations internationales

La restitution des œuvres d'art pillées pendant la colonisation est devenue un sujet central dans les relations internationales. Au-delà de la simple restitution matérielle, ce processus s'inscrit dans une dynamique diplomatique qui vise à rééquilibrer les rapports entre pays, à panser les blessures du passé et à renforcer la coopération culturelle. En mettant l'accent sur le dialogue et la justice, la restitution apparaît comme un moyen de consolider les liens entre États et de favoriser la réconciliation entre les communautés.



Par Jaime Peypoch
(Vietnam)

Crédit photo : Georgia Sheridan, The Met - 2024.
Utilisation gratuite sous la Licence Unsplash

Restituer une œuvre d'art à un pays anciennement colonisé est bien plus qu'un simple retour d'un bien culturel. C'est un geste diplomatique fort qui reconnaît les torts du passé et témoigne d'une volonté de réconciliation. Des États comme la France, l'Allemagne et la Belgique ont initié des démarches de restitution, souvent accompagnées de discours mettant en avant une nouvelle approche de leurs relations.

Un exemple emblématique est celui du retour des 26 trésors royaux d'Abomey au Bénin en 2021. Ce geste de la France a été perçu comme un symbole fort de reconnaissance des spoliations coloniales et a contribué à renforcer la coopération entre les deux pays. Le président béninois, Patrice Talon, a salué ce geste comme une "nouvelle dynamique" dans les relations entre la France et l'Afrique, ouvrant la voie à des échanges culturels accrus et à un dialogue apaisé.

Au-delà des relations entre États, la restitution joue un rôle essentiel dans la perception mutuelle des cultures et les relations interculturelles. Pour les pays d'origine, récupérer des œuvres majeures permet de reconnecter les populations avec leur histoire et leur patrimoine. Pour les pays qui restituent, cela permet de changer l'image d'une puissance coloniale réfractaire à toute remise en question.

Pendant longtemps, les musées occidentaux ont présenté ces objets sans mentionner leur origine souvent violente. En restituant ces œuvres, ces institutions reconnaissent implicitement les exactions du passé et favorisent une meilleure compréhension des réalités historiques, ce qui contribue à une meilleure cohabitation culturelle entre nations.

Malgré les avancées, la restitution des œuvres d'art demeure un sujet complexe sur le plan diplomatique et un défi pour la coopération internationale. De nombreux musées, notamment en Europe et aux États-Unis, hésitent à restituer les objets sous

prétexte qu'ils font partie d'un patrimoine universel accessible à tous. D'autres invoquent des questions juridiques, comme l'absence de cadre légal clair pour organiser ces restitutions.

Face à ces résistances, des solutions diplomatiques ont été mises en place, comme la création d'accords bilatéraux entre États avec la mise en place de prêts à long terme et un travail conjoint avec les autorités locales pour assurer la conservation et la mise en valeur des œuvres.

Les œuvres d'art ne sont pas seulement des objets de prestige pour les États, elles ont aussi une valeur symbolique et spirituelle pour les communautés locales. Lorsque le Cambodge a récupéré en 2024 des œuvres khmères exposées au Metropolitan Museum of Art de New York, leur retour a été célébré par des cérémonies traditionnelles bouddhistes, marquant une reconnexion entre la population et son héritage spirituel.

La restitution des œuvres d'art pourrait bien devenir un modèle pour de nouvelles formes de diplomatie culturelle. Plutôt que d'être une concession douloureuse, elle peut être envisagée comme une opportunité d'instaurer des relations équilibrées, basées sur le respect mutuel et la coopération.

Dans ce cadre, certains pays explorent des solutions innovantes, comme la création de musées en partenariat entre pays ex-colonisateurs et pays d'origine. La France et le Sénégal ont, par exemple, signé un accord pour favoriser la formation de conservateurs et restaurateurs africains, afin d'accompagner le retour des œuvres dans des conditions optimales.

La restitution des œuvres d'art volées pendant la colonisation n'est pas seulement un enjeu patrimonial : c'est un outil diplomatique puissant qui permet d'améliorer les relations entre États et de favoriser la réconciliation des communautés avec leur passé. Loin d'être une simple perte pour les musées occidentaux, ce mouvement ouvre la voie à une nouvelle forme de diplomatie culturelle, fondée sur la coopération, le respect et le dialogue.

*Restituer,
c'est
reconnaître,
réparer et
réconcilier*

Figures de passage, figures d'ancrage

***"J'enseigne la langue de ma mère,
mais c'est mon cœur qui parle"***

Citation d'une jeune femme institutrice au début du siècle dernier en Amérique du Sud.

De Bruxelles à Shanghai, en passant par le Costa Rica, l'Amérique ou l'Asie, ils sont Françaises et Français, bi ou tri-nationaux à porter haut les couleurs de la culture française. Dans une salle de ventes, un hôpital de fortune ou une salle de classe, ces femmes et ces hommes incarnent à leur manière un certain esprit français. À travers leur métier, leur engagement ou leur parcours, ils font rayonner la France bien au-delà des institutions. Une influence discrète mais réelle, humaine et durable.

Leur point commun ? Avoir emporté avec elles et eux une langue, un imaginaire, un goût du dialogue et l'avoir mêlé à d'autres cultures, d'autres rythmes, d'autres récits. Qu'ils soient installés depuis quelques mois ou plusieurs générations, ces visages de l'expatriation tissent des liens entre la France et le monde, à travers l'art, l'éducation, l'histoire ou la transmission. Car au fond, la culture française ne rayonne pas seulement depuis ses institutions, elle voyage avec ceux qui la vivent.



Crédit :
Instituto Nacional de las Mujeres
Esther de Mézerville
CC BY 4.0

Esther de Mézerville

Une Française au service de
l'émancipation féminine au Costa Rica

Par **Sophie Féral**
(Costa Rica)

En 2021, le titre de **"benemérita de la patria", distinction suprême décernée par l'État costaricien, est attribué à Esther de Mézerville, enseignante, formatrice et féministe. Son engagement constant pour les droits des femmes, notamment le droit de vote, en fait une figure emblématique du Costa Rica dès le début du XXe siècle.**

Fille de parents français, elle arrive au Costa Rica en 1898, à 13 ans, avec sa mère et ses frères et sœur. Son grand-père, ingénieur limougeaud, avait travaillé au Mexique pour l'empereur Maximilien d'Autriche avant que la famille ne s'installe au Guatemala. Sa mère, veuve, choisit le Costa Rica pour offrir de meilleures perspectives éducatives à ses enfants.

À la même époque, sous l'impulsion de gouvernements libéraux influencés par les Lumières, le Costa Rica met en place un système éducatif ambitieux. Le ministre Mauro Fernández crée entre 1887 et 1888 plusieurs établissements publics gratuits, dont le Colegio de Señoritas, dédié aux jeunes filles. Les meilleures élèves y reçoivent des bourses et peuvent ensuite enseigner dans leurs provinces d'origine. De nombreuses femmes influentes en sont issues.

Esther intègre d'abord cet établissement, puis l'École Normale. Elle y enseigne le français et forme les futures institutrices. Dans les années 1910, elle

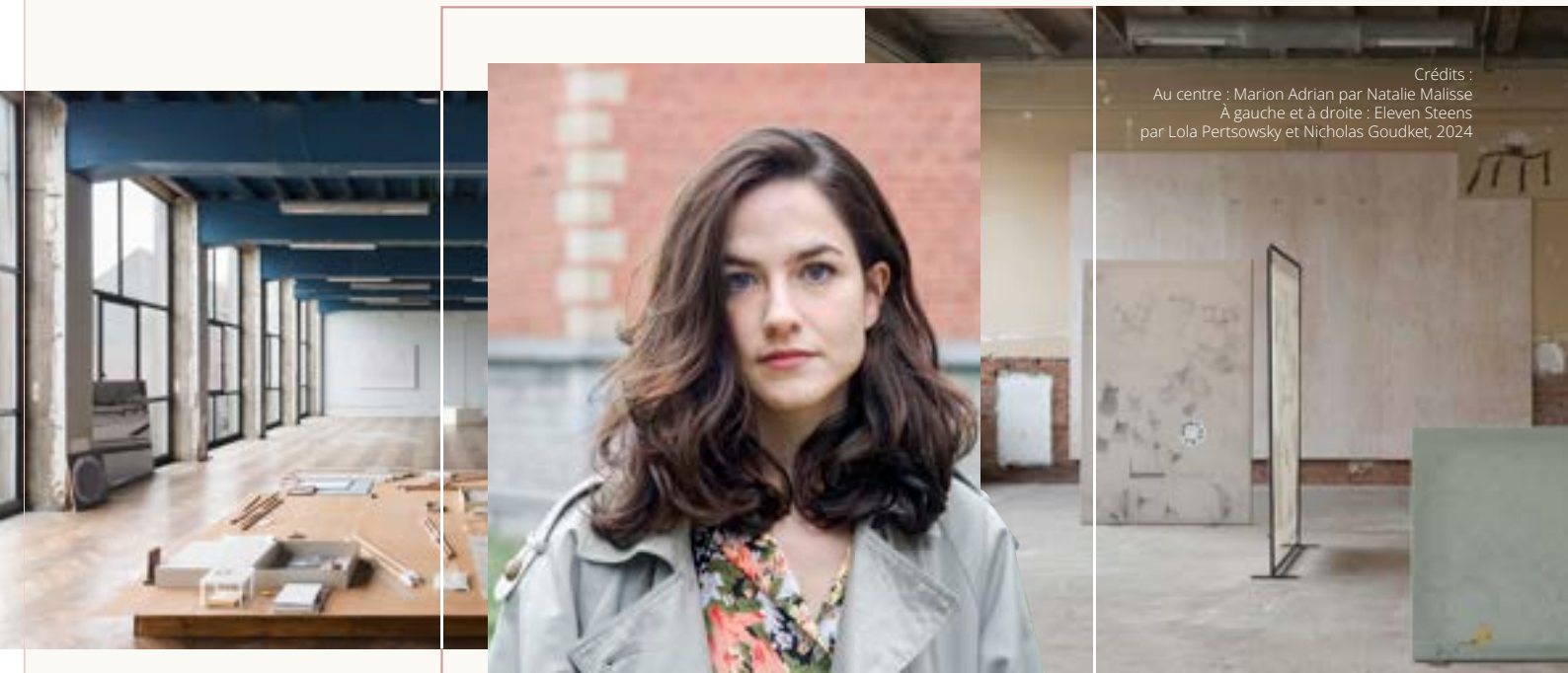
devient inspectrice. Le Colegio de Señoritas dépasse la seule formation : ses diplômées s'engagent pour la démocratie. En 1919, face à la dictature de Federico Tinoco, Esther figure parmi les meneuses d'une grande manifestation d'enseignantes qui mènera à l'incendie du journal gouvernemental La Información. Leurs discours marquent les esprits.

En 1922, le président Julio Acosta la nomme directrice du Colegio. Elle y stimule la sensibilité artistique, sociale et culturelle des élèves, et permet l'obtention du baccalauréat dans l'établissement, jusque-là réservé aux garçons du Liceo de Costa Rica. Elle milite aussi pour l'égalité salariale entre hommes et femmes et pour une retraite unique. Elle développe aussi des débouchés : formation d'infirmières, assistantes sociales, sténodactylographes.

Son principal combat reste l'obtention du droit de vote féminin, qu'elle défend depuis des années. En 1923, elle cofonde dans les locaux du Colegio la Liga Femenista de Costa Rica, dont elle devient vice-présidente.

En 1927, pour raisons familiales, elle part quelques années en Europe. À son retour, elle reprend l'enseignement, dirige le Colegio Metodista, organise une exposition sur l'histoire précolombienne en 1934, rejoint le front antinazi en 1941, et représente le Costa Rica à la conférence de Chapultepec en 1947. Elle décède en 1971.

Portée par une double appartenance européenne et latino-américaine, Esther de Mézerville a mené une vie entière au service des libertés démocratiques et des droits des femmes. ■



Crédits :
Au centre : Marion Adrian par Natalie Malisse
À gauche et à droite : Eleven Steens
par Lola Pertsowsky et Nicholas Goudket, 2024

LIGNES D'HORIZON

Entretien

Marion Adrian

Commissaire d'exposition indépendante à Bruxelles

Originaire d'Auvergne, Marion Adrian a tracé son chemin dans l'univers de l'art contemporain. Après des études aux Beaux-Arts de Saint-Étienne (ESADSE), elle s'est plongée dans le monde des galeries d'art, d'abord à Paris, puis à Bruxelles. Animée par une passion sincère pour la création, notamment le dessin, Marion revient pour Français du monde sur son parcours et ses influences.

Propos recueillis par
Stéphane Arnoux (France)

De Saint-Étienne à Bruxelles

Stéphane Arnoux : Pouvez-vous nous parler de votre parcours, de vos études à Saint-Étienne jusqu'à votre rôle actuel de commissaire indépendante à Bruxelles ?

Marion Adrian : Après mes études aux Beaux-Arts de Saint-Étienne, j'ai fait un stage de quelques mois à la Galerie Nathalie Obadia à Paris, à l'issue duquel on m'a proposé un poste d'assistante au sein de cette même galerie, mais dans son espace bruxellois. Ce changement s'est fait

rapidement même si j'ai ressenti un certain dépaysement par rapport à Paris. S'installer en Belgique était presque aussi simple que de déménager d'une ville française à une autre. C'est seulement au moment de la pandémie de la Covid-19 que j'ai vraiment pris conscience de la notion de frontières. J'ai réalisé qu'avec le temps, j'étais sans doute devenue plus européenne que française.

J'ai travaillé pendant six ans pour cette galerie, comme assistante d'abord et comme directrice adjointe la dernière année. Cela m'a permis

d'acquérir une vision d'ensemble sur son fonctionnement, mais également d'avoir la chance de collaborer avec des artistes français et internationaux dans des cadres institutionnels prestigieux, comme le photographe américain Andres Serrano au Petit Palais (Paris).

J'ai réalisé qu'avec le temps, j'étais sans doute devenue plus européenne que française.

En Belgique, les relations dans le travail sont peut-être plus simples et moins hiérarchisées, ce qui a vraiment contribué à créer un environnement favorable à mon épanouissement professionnel.

SA : Comment votre expérience à la Galerie Nathalie Obadia a-t-elle influencé votre approche curatoriale ?

MA : C'était l'école de la rigueur et de l'exigence. J'ai appris tout ce qu'il y avait à apprendre en termes d'organisation et de logistique nécessaire à la mise en place d'une exposition. Cette expérience m'a aussi permis de collaborer, jeune, avec des artistes déjà très aguerris qui avaient un regard affirmé quant à leur travail et savaient défendre leurs choix. Cependant, après six ans, j'ai ressenti le besoin de prendre du recul pour me consacrer à la recherche en art contemporain...

Un tracé à plusieurs embranchements

MA : ...J'ai donc suivi en 2020 un programme d'études supérieures en commissariat d'exposition (Curatorial Studies) à la KASK & Conservatorium à Gand, une formation d'un an en anglais, qui m'a permis de rencontrer des enseignants et des professionnels du monde entier. Malgré les fortes contraintes liées à la pandémie, cette période a été incroyablement stimulante sur le plan intellectuel.

SA : Cette période de limitation vous a donc offert l'opportunité de vous ouvrir à de nouvelles rencontres ?

MA : Paradoxalement, oui. J'ai pu rencontrer de nombreux acteurs du milieu de l'art contemporain belge et participer à des projets passionnants. C'est également lors de ce post-diplôme que j'ai fait la connaissance de Sungyoon Ahn, avec laquelle j'ai commencé à collaborer sur des projets curatoriaux. En 2021,

nous avons répondu à un appel à résidence lancé par le Het Paviljoen, un espace d'expositions et d'expérimentation au sein de la KASK, qui soutient les collaborations entre leurs étudiants et à la scène artistique belge émergente. Pendant une année, nous avons développé un cycle de trois expositions axées autour de la notion d'hospitalité, en résonance avec l'architecture même du lieu, un pavillon en verre conçu comme une enclave dans un territoire défini. Cette expérience a été très formatrice et m'a permis de tisser des connexions durables avec le milieu artistique local.

SA : Pouvez-vous revenir sur une ou plusieurs expositions marquantes que vous avez organisées ?

MA : Plus qu'une exposition, un moment marquant pour moi a été l'organisation d'un cycle de conférences dans le cadre d'Art on Paper, le Salon international du dessin de Bruxelles. C'était le début de ma relation particulière avec ce médium. On m'a donné carte blanche pour constituer un panel éclectique de personnes dont je rêvais de faire la connaissance et d'entendre parler de leur rapport personnel au dessin. Il y avait des artistes, bien sûr, mais aussi des architectes, des conservateurs, des restaurateurs, des illustrateurs de presse ou des commissaires d'exposition. Je voulais que ce soit le plus vaste et le plus transdisciplinaire possible, pour montrer la richesse et la diversité des recherches en matière de dessin. Avec le recul, cela a aussi été l'occasion de rassembler un premier corpus de recherches pour un projet d'exposition, plus personnel que j'ai réalisé par la suite, avec Sungyoon Ahn "Drawing From Where We Are". L'idée était de visiter toutes les écoles d'art belges pour y rencontrer les jeunes dessinateurs dans leur dernière année de master, juste avant qu'ils ne soient diplômés.

Pendant un an, nous avons fait tous les ateliers pour découvrir des œuvres et des pratiques fascinantes, et en octobre 2024, nous avons présenté une sélection de 21 artistes à Eleven Steens (Bruxelles), un centre d'art dédié à la création émergente, en partenariat avec la foire d'Art on Paper, et la Brussels Drawing Week.

Parallèlement, pendant ces quatre dernières années, j'ai aussi réalisé des missions curatoriales ponctuelles, comme avec les étudiants de La Cambre, une école d'art à Bruxelles, avec une approche plus pédagogique. Je travaille également pour une collection privée en tant que Chargée des collections, ce qui implique de faire vivre une collection de plus de 6 000 œuvres, et j'ai rejoint récemment l'équipe de la section dessin des Beaux-Arts de Liège.

SA : Aujourd'hui, que retenir-vous de votre parcours ?

MA : Je retiens sa diversité et toutes les surprises qu'il m'a apportées. Chaque nouvelle proposition m'a apporté de nouvelles opportunités. La vie à l'étranger est pleine de dynamisme, même si elle implique de prendre certains risques. Bruxelles, avec sa diversité culturelle, son tissu social et sa scène artistique denses, m'a offert un terrain d'expérimentation possible dans lequel je me sens à ma place. Quant au dessin, il représente pour moi une conversation sans fin, qui m'ouvre en permanence de nouvelles perspectives. ■

[Le] dessin (...) représente pour moi une conversation sans fin, qui m'ouvre en permanence de nouvelles perspectives.

Les jeunes générations Créateurs.trices de nouveaux ponts

Elles et ils n'exportent pas la culture française, elles et ils la réinventent, en dialogue constant avec le monde qui les entourent. Qu'ils vivent à Montréal, Lisbonne, Budapest, Dakar ou Séoul, ils sont auto-entrepreneurs, plasticiens, chefs, designers, concepteurs, illustrateurs, architectes ou musiciens. Français.es d'origine ou de cœur, ces jeunes installés à l'étranger incarnent une nouvelle génération de créateurs ; connectés, mobiles, pluriels et profondément ancrés dans le monde contemporain. Loin des circuits diplomatiques traditionnels, ils participent pourtant, à leur manière, au rayonnement culturel de la France. Non pas en imposant leurs modèles, mais en devenant des passeurs, en inventant de nouveaux ponts entre les cultures, les langues, les sociétés.

Sortir du cadre, créer ailleurs

Pourquoi partir ? Pour trouver de l'espace, de la liberté, s'ouvrir à d'autres formes, d'autres regards – ou simplement pour échapper à un certain conformisme perçu dans les milieux culturels français. Pour Tibor, installé à Budapest depuis cinq ans : "en arrivant ici, j'ai découvert un monde underground, hyper connecté, hyper vivant, dans lequel je me suis tout de suite senti à ma place". À la question de savoir si sa culture a été un frein ou un levier, ce jeune Lyonnais répond sans hésiter : "être français m'a surtout permis d'avoir une vraie ouverture d'esprit. La Hongrie est très fière de son héritage, mais aussi très sensible à la culture française. Je suis sorti de cette position du 'donneur de culture' pour aller vers la rencontre, le partage, la collaboration. C'est là que j'ai trouvé mon équilibre".

Comme lui, beaucoup de jeunes revendiquent une culture en mouvement, nourrie de voyage, d'influences croisées, d'hybridations. Français.es du monde, ils participent à des résidences d'artistes, montent des expositions collectives, interviennent dans des écoles locales, lancent des podcasts ou des revues indépendantes bilingues. Ils ne cherchent pas à exporter une culture figée, mais à dialoguer avec leur environnement. Leurs œuvres parlent d'identité, d'exil, d'écologie, de mémoire – et de la France aussi. Mais une France vivante, mouvante, plurielle ; une France actuelle.

Une autre idée du rayonnement

Dans cette génération, il ne s'agit plus de "diffuser" la culture française comme un modèle. Le rayonnement ne passe plus par le prestige, mais par le dialogue, la co-création, l'écoute, la relation. C'est le cas de Sophie, illustratrice française installée à Séoul, qui mêle estampe japonaise, culture pop coréenne et références à la BD franco-belge dans ses albums jeunesse. "Je n'ai pas besoin de dire que je suis française, cela se voit dans les détails. Et puis le plus important, c'est de créer ensemble".

Une diplomatie sensible et décentralisée

Dans un monde aux frontières culturelles de plus en plus poreuses, ces artistes incarnent une forme de diplomatie douce, intuitive, décentralisée. Ils ne parlent pas au nom de la France, mais avec elle, en partageant ce qu'elle a nourri en eux. Leur influence est peut-être moins visible que celle des grandes institutions, mais elle agit en profondeur. Ils incarnent une forme de diplomatie organique et sensible, ancrée dans le quotidien et l'émotion. À travers eux, la culture française cesse d'être une exportation, elle devient une conversation. ■

Vanessa Gondouin-Haustein
(Pays-Bas)

Lycée français de Barcelone

Une histoire multiple, une histoire humaniste

Le Lycée français de Barcelone, véritable institution dans le paysage éducatif de la cité condale, a célébré son centenaire. Retour sur les moments forts qui ont ponctué son existence, par Guillaume Horn, doctorant en histoire contemporaine, formateur d'enseignant Batxibac, auteur du livre *"Les Français de Barcelone : Ombres et lumières - du XVe au XXe siècles"* (2021), et spécialiste de l'histoire et mémoire de la France en Espagne.

Le Lycée français de Barcelone a 100 ans, mais son histoire demeure totalement méconnue, tant des spécialistes que du grand public. Fondé en 1924, il n'était pas encore un instrument d'influence culturelle. À l'origine, ses fondateurs avaient pour ambition d'assurer un enseignement secondaire, onéreux, à une petite centaine d'enfants français de Barcelone issus de la bourgeoisie. Ce n'est qu'en 1940 que le maréchal Pétain décide de placer l'établissement sous la gestion directe du gouvernement français et d'en faire un outil d'influence culturelle dans l'Espagne franquiste. Sa transformation en pont culturel à une période aussi trouble, où les deux pays sont des dictatures, a eu des répercussions sur les programmes enseignés.

Ainsi, entre 1940 et 1943, les enseignants français devaient promouvoir la Révolution Nationale, un mouvement fondé sur des valeurs conservatrices et un culte de la personnalité autour de Philippe Pétain. Les journées commençaient par la levée du drapeau et des chants patriotiques.

Toutefois, les dirigeants du Lycée de l'époque, notamment Pierre Deffontaines et père Ribera, un pédagogue sévère mais exceptionnel, loin d'être un partisan du fascisme, ont évité de donner une dimension totalitariste à leur enseignement. Ils étaient convaincus que la personne primait sur la communauté et que le fascisme était une menace pour l'humanité. Ils valorisaient l'esprit critique et l'analyse et encourageaient les élèves, parmi

lesquels le futur poète catalan Jordi Sarsanedas, à comprendre le sens de l'engagement. Une approche radicalement différente de celle du système éducatif franquiste, fondé sur l'abrutissement des esprits.

Si en apparence le Lycée français, entre 1940 et 1943, reflétait le fascisme français, il s'en éloignait. Ainsi, malgré un programme fondé sur les principes de la Révolution Nationale pétainiste, il a laissé une image extrêmement positive aux élèves de l'époque. Il suffisait de regarder au-delà pour réaliser que le Lycée français était une véritable oasis de liberté de pensée.

Deux Lycées français pour une ville

En 1943, un changement radical se produit. Le Lycée est transformé en un outil de diffusion de la pensée fasciste française, défendant la collaboration avec l'Allemagne nazie. Le régime de Vichy remplace tous les fonctionnaires du Lycée, car ces derniers avaient rejoint la dissidence d'Alger et organisé un lycée clandestin dans lequel s'inscrivaient presque l'ensemble des élèves de la période 1940-1943.

Dès lors l'histoire du Lycée se dédouble : d'une part, il y a celle du Lycée vichyste, totalement effacée des mémoires. Vide de ses élèves, il tente de se redresser en s'adressant aux phalangistes et en repeuplant ses bancs grâce à des bourses. C'est un semi-échec, car le Lycée de Vichy n'a jamais retrouvé ses effectifs passés, mais c'est aussi une semi-réussite puisque mois après mois, l'établissement

Crédit :
La construction du site de Pedralbes entre 1961 et 1963.
Archives diplomatiques de Nantes.

gagne de nouveaux effectifs. Le personnel de ce Lycée vichyste était-il fasciste ? Les archives révèlent que les fonctionnaires envoyés à partir de 1943 ne l'étaient pas tous. Ils adhéraient au régime de Vichy à des degrés divers. Seuls les dirigeants obéissaient par adhésion idéologique. Beaucoup d'enseignants suivaient les ordres parce qu'ils avaient des membres de leur famille prisonniers en Allemagne, des enfants à nourrir, ou des parents malades. D'autres obéissaient simplement parce qu'ils n'avaient aucune conscience politique. C'était le cas d'une secrétaire arrivée en septembre 1943, qui avait ignoré les avertissements de la Résistance. Pour elle, c'était de la politique et elle détestait la politique. Tout ce qu'elle voulait, c'était un poste qui lui permette de fuir ses parents. Elle le regrettera amèrement à la Libération. Le partisan de Vichy le plus acharné était Pierre Héricourt, le consul général. C'était un homme cultivé, un travailleur acharné, anxieux et froid, profondément antisémite et fasciste, imprégné de toutes les théories du complot de l'époque. Il était le véritable rouage de Vichy à Barcelone. Sans lui, Vichy aurait disparu de la scène barcelonaise.

De l'autre, il y a l'histoire du Lycée d'Alger, relatée – non sans déformations – par André Dravet dans ses mémoires. Organisé conjointement par Pierre Deffontaines et André Dravet, en seulement deux mois, ce lycée abandonne toutes les références à la Révolution Nationale et devient le porte-étendard sur Barcelone de l'humanisme démocratique, plutôt tendance chrétienne-démocrate. Toutefois, ce Lycée n'aurait jamais existé sans l'aide financière et humaine de Catalans, épris de la France d'avant-guerre. Pour preuve, plusieurs écoles privées catalanes cèdent, souvent sans contrepartie, leurs locaux. Prendre position en faveur de la France d'Alger à cette époque était bien plus risqué pour eux que pour les Français de Barcelone, qui bénéficiaient d'une représentation diplomatique, informelle mais déterminée à protéger tous les Français soutenant la France d'Alger.

Le traitement des Français juifs révèle le fossé idéologique entre les deux établissements français. D'une part, le Lycée de Vichy pourchasse les Juifs et cherche à les rapatrier en France. D'autre part, le Lycée d'Alger se mobilise pour aider les 250 Juifs français, contraints de fuir la France en 1942, en scolarisant gratuitement leurs enfants.

Du foyer catalaniste de 1945 à la crise de 1968

Avec l'effondrement de Vichy en août 1944, le Lycée de Vichy ferme et cède ses locaux au Lycée d'Alger.

Avec l'effondrement de Vichy en août 1944, le Lycée de Vichy ferme et cède ses locaux au Lycée d'Alger. Il n'y a alors de nouveau plus qu'un Lycée français à Barcelone. La victoire de 1945 ne fait que renforcer sa position et il devient un refuge de l'élite libérale catalaniste, majoritairement chrétienne-démocrate. Au sein du Lycée, les Catalans obtiennent la structuration d'un espace autonome : la section espagnole. En effet, le Lycée était divisé en deux sections : une section française, aux résultats plutôt moyens et qui peinait à attirer des élèves, et une section espagnole, dont l'excellence académique contribuait à la notoriété de l'établissement. Cette dernière était dirigée par Père Ribera, qui, avec le temps, en vint à agir à l'égal d'un directeur. Pendant la période du franquisme, l'établissement devint un foyer pour de nombreux intellectuels catalans qui y enseignèrent tels que Maria-Aurèlia Capmany, Jordi Sarsanedas, Lluís Moreno i Pallí, Enric Moreu-Rey, etc. Des journaux clandestins en catalan y étaient même imprimés. Le nombre d'élèves ne fait que croître. Pour répondre à la demande, le Lycée déménage à Pedralbes dans les années 1960.

Cependant, une rupture entre le Lycée et les milieux catalanistes se produit à la fin des années

1960. En 1967, les relations entre le Lycée et père Ribera étaient encore excellentes. Toutefois, en 1968, l'arrivée d'un nouveau proviseur bouleverse la situation. Celui-ci juge que le niveau de français dans les deux sections est insuffisant et ne comprend pas l'existence d'une section espagnole. Il se fixe pour objectif de faire disparaître au plus vite cette section, sans période de transition, afin de « franciser » – c'est le terme employé – les élèves. père Ribera, ainsi que les parents d'élèves et les professeurs de la section espagnole s'opposent fermement à cette décision. Le Père Ribera refuse de voir disparaître la section à laquelle il a consacré sa vie. Plusieurs maladresses de langage de la part du proviseur aggravent considérablement la situation. Le gouvernement français, favorable au projet, est alors obligé d'envoyer une mission pour calmer la situation et charge l'Institut français de prendre le dossier en main pour éviter une scission. En vain. père Ribera décide de fonder sa propre école, Aula, et emmène avec lui une grande partie des élèves et des enseignants de la section espagnole, parmi lesquels un certain Artur Mas, futur président de la Generalitat, et Claire Cabré, future fondatrice du Lycée français Bon Soleil à Gava.

Pour autant, cette crise, bien que marquante, doit être relativisée ou du moins replacée dans son contexte. En effet, dans les années 1960, le régime franquiste assouplit ses politiques pour assurer sa survie. Les Catalans n'ont plus besoin de la France pour disposer d'un espace d'expression. Dix ans plus tôt, cela aurait été impensable, tant le franquisme détestait viscéralement l'humanisme et l'intellectualisme, tout ce que représentait Père Ribera. Il aurait été très difficile de bâtir une école à vocation humaniste qui ne soit pas sous la protection du gouvernement français. Cette scission n'a été possible que parce qu'il existait enfin une opportunité de bâtir des écoles catalanes, même si, à ses débuts, Aula a dû faire quelques concessions au régime franquiste. Cette crise n'entraîne pas pour autant une rupture

définitive entre le Lycée et les milieux catalans. Les liens sont réinventés. Pour preuve, Père Ribera reste en contact avec les représentants de la France à Barcelone, et de nombreux Catalans continuent d'inscrire leurs enfants au Lycée, par fidélité, par amour ou par reconnaissance envers la France, tel l'artiste plasticien catalan Josep Guinovart. Dans les années 1980, Pasqual Maragall, le maire de Barcelone, participe régulièrement aux événements du Lycée. Ainsi, les liens entre le Lycée et les Catalans ne se sont jamais rompus ; au contraire, ils ont évolué en un lien affectif qui unit le Lycée français de Barcelone à la société barcelonaise.

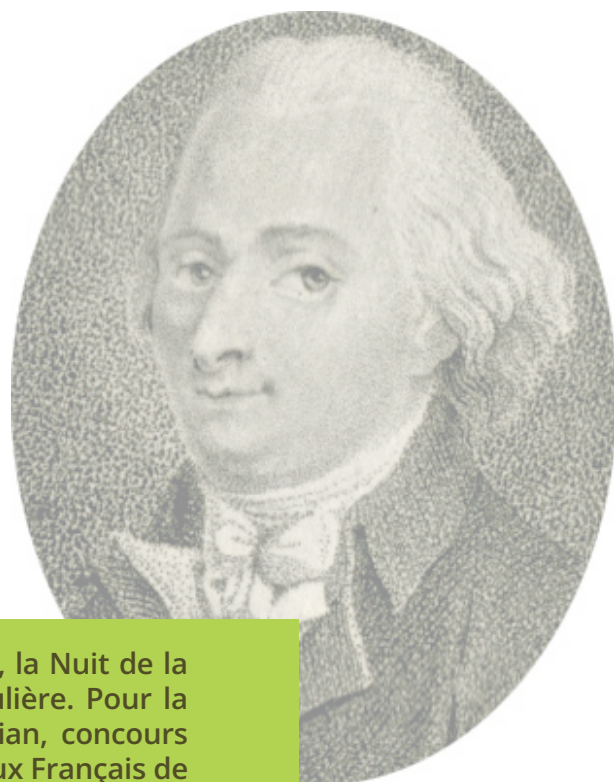
Une vocation humaniste

Dans les années 1990, le Lycée a intégré l'Agence pour l'enseignement français à l'étranger (AEFE) confirmant son rôle en tant qu'instrument de diplomatie culturelle. Le prestige du Lycée français atteint alors des sommets, contribuant même à la fermeture d'écoles françaises de Barcelone dont les élèves se dirigent vers le Lycée. Un projet d'agrandissement est envisagé aux portes du Maresme. Et comme toutes les écoles françaises, catalanes, espagnoles, ou occidentales en général, ses méthodes et la signification même de l'enseignement sont interrogées par l'arrivée de l'informatique, les problèmes croissants de concentration des élèves, la création des protocoles de suivi individualisé, l'essor des réseaux sociaux, l'addiction aux téléphones portables, la disparition progressive de la mixité sociale, la montée des intolérances, les logiques financières, et la pensée utilitariste véhiculée autant par les administrations, les parents que les enseignants. Pour autant, malgré les défis passés et récents, le Lycée français conserve une double vocation : faire vivre la culture française au-delà de ses frontières dans sa dimension humaniste, et répondre aux défis de l'avenir sans rien trahir de ce qui donne le sens de l'éducation, voire même de la vie : l'engagement. ■

Par **Guillaume Horn**

Des fables pour relier les mondes

le Prix Florian s'ouvre aux Français de l'étranger



Jean-Pierre Claris de Florian dit Florian (1755-1794)

Le 24 janvier dernier, à Châteauneuf-sur-Loire, la Nuit de la lecture a résonné d'une tonalité toute particulière. Pour la première fois depuis sa création, le Prix Florian, concours littéraire dédié à l'art de la fable, s'est ouvert aux Français de l'étranger. Une initiative saluée pour sa portée symbolique autant que littéraire.

Par **Vanessa Gondouin-Haustein**
(Pays-Bas)

La quatrième édition du Prix Florian, organisée à la salle Jean-Brière de Châteauneuf-sur-Loire (45), a récompensé sept fabulistes, sélectionnés parmi plus de soixante textes reçus. Parmi eux, deux résidents à l'étranger – aux États-Unis et au Maroc – ont été distingués, marquant une première historique pour ce concours local devenu pont culturel international. À l'issue d'une lecture attentive, le jury – composé de douze membres (élus, enseignants, auteurs, journalistes et personnalités) a sélectionné les meilleures fables dans deux catégories : général et moins de 16 ans. "À regret, nous avons dû écarter certains textes, mais nous avons été impressionnés par la qualité et la diversité des œuvres reçues", a souligné Marielle Pierre, adjointe à la culture de Châteauneuf-sur-Loire.

Cette édition a également mobilisé les jeunes générations, avec la participation active du conseil municipal junior de la ville, des écoliers de Saint-Martin-d'Abbat et des jeunes Français de l'étranger. Du côté des expatriés, les fables ont afflué depuis l'Italie, le Canada, Taïwan, les États-Unis, le Maroc et même la Laponie. Une diversité géographique qui donne au concours une résonance nouvelle, bien au-delà des frontières.

Des fables d'ailleurs, un souffle nouveau

Le prix Jeune a été attribué à Inès Azéroual, jeune

résidente de West Lafayette (États-Unis), pour sa fable Le venin de la parole. Le prix Adulte, quant à lui, est revenu à Patrick Chantebien, habitant Agadir (Maroc), pour Le cygne et le crapaud, salué par le jury pour sa finesse et sa profondeur. D'autres auteurs ont également été distingués, dont Ghilles Meddour, Sébastien Laura et Isabelle Hure, pour la qualité et l'originalité de leurs textes. Certains lauréats ont pu participer en visioconférence, lisant leurs fables en direct depuis leurs pays de résidence, un moment fort et émouvant de cette Nuit de la lecture. Cette aventure n'aurait pu être possible sans l'engagement d'Olivier Goussard, créateur du Prix, qui a permis d'inscrire cette édition dans une vision élargie de la francophonie.

Un concours qui relie, inspire, rassemble

Avec cette édition, le Prix Florian franchit une nouvelle étape. En accueillant les voix venues d'ailleurs, il s'inscrit dans une dynamique d'ouverture et de valorisation de la culture française à travers le monde. Une démarche en parfaite adéquation avec les missions de l'association Français du monde - ADFE, qui œuvre depuis des années à renforcer les liens entre les Français de l'étranger et la vie culturelle hexagonale. Le rendez-vous est d'ores et déjà pris pour l'année prochaine, avec l'espoir que cette belle aventure littéraire continue à tisser des liens entre les continents, les générations et les imaginaires. ■

Le Gougnafier

Berniques et Cornebouts !
De larrons en foire vous devez,
Connaître les méffés d'un gourgandin
Qui se voyait réussir quelque grande cosze avec petit pécule

Se disant riche marchand de biens, il fit croire à la ronde l'état de sa fortune.
Convoqua bailli, notarii et seigneur du-dit lieu pour donner en gage
Son escarcelle de 20 000 deniers de belle espèce sonnante et trébuchante
Et se fit fort d'y investir pour acquérir grande demeure sur belle prairie.

Ajouta quelques cochés, pataches et chaises de poste
Ouvrait un relais de poste pour commercer percherons et chevaux légers,
Fit venir un lombard et somma un huissier pour constater sa fortune
Monnaie, ducats et lingots d'or de la plus belle couleur !

Le promettant-vendeur se lassa du manège. Il est temps, Messire,
d'honorer votre promesse
Vulpus se rebiffe. Il y a, dit-il, des chiroptères dans le grenier,
Des Rhinolophes qui font la sarabande dans l'écurie et qui énervent les chevaux.

À la moitié du prix je suis votre homme !

Pignouf s'il en est, le margoulin se fait fort de gagner son procès,
Les bourgeois de la ville me donneront raison - clame-t-il, « je connais leur sincérité »
Que nenni gredin, le meunier vient d'acheter en sous-main la motte et la prairie qu'il convoitait
Aboulez chevaux, voitures et cochers ! Notre goupil ainsi traité,

Roulé dans la farine, mari et confus, s'en va rejoindre sa dame en grand danger d'être cocu !

Le récit en farce fut fait on l'appela le Gougnaffier.
Quel esprit ne battrait pas sa coulpe en rase campagne ? Autant les nerds que les nuls,
Apprenez que même un bien acquis par la ruse est guidé par la main invisible du marché !

Par **France David-Dyèvre**
Montréal, Canada

Crédit photo : Karen Cann, 2022, Utilisation gratuite sous la Licence Unsplash

Entretien avec France David-Dyevre, à Québec, pour Le Gougnafier

Par **Vanessa Gondouin-Haustein**
(Pays-Bas)

VGH : Qu'est ce qui vous a donné envie de participer à ce concours de fables ?

FDD : “Je viens d’une famille où tout le monde écrit facilement, dessine et chante tout aussi bien. J’ai écrit des milliers de pages techniques dans ma carrière en mathématiques appliquées et en informatique, mais jamais publié d’œuvres littéraires. L’annonce de la Mairie de Châteauneuf-sur-Loire a réveillé mon désir de participer avec une simple contrainte de 24 lignes”.

VGH : Quel est votre attachement à la fable et qu'est ce que cela représente pour vous ?

FDD : “La fable représente une forme littéraire qui offre une perspective sur différents aspects de la vie, avec une leçon morale. Ce sont des tranches de vie, les bandes dessinées de l’époque en quelque sorte... Tout y est vividement évoqué par la cadence, car ce ne sont pas les rimes qui font la Fable mais sa musique. Il paraît que Rameau aurait dit que la musique est l’horloge interne de l’homme, l’arithmétique du son. Lui qui, par sa rigueur, a si bien incarné ce siècle des Lumières. La présence d’illustrations en noir et blanc ajoute une dimension visuelle marquante. Par exemple, le personnage de Raminagrobis, un chat dont la stature accentue les caractéristiques félines, peut impressionner le lecteur. Les enluminures et lettrines apportent une touche esthétique au texte, rappelant les influences de la Renaissance et ajoutant une dimension précieuse au récit”.

VGH : On dit que pour les fables il est impératif de suivre plusieurs critères. L'exercice vous a-t-il semblé difficile ?

FDD : “J’ai écrit cette fable en 20 minutes chrono. Les mots sont

venus naturellement, chacun prenant sa place sur le papier sans besoin de chercher l’inspiration. Je ne connais pas les critères, seule la musique des mots et leur cadence ont guidé ma plume.

L’histoire s’inspire d’une situation réelle, comme beaucoup de fables qui reposent sur la sagesse populaire, tel que démontré par Florian avec ses phrases célèbres « pour vivre heureux, vivons cachés ». Cette histoire de Gougnafier relate une situation difficile survenue lors de la succession de notre père où divers professionnels se sont impliqués dans la liquidation de ses biens : notaires, marchands et autres intervenants ont tenté de profiter de l’occasion par des moyens variés. Face à ces comportements, j’ai décidé d’écrire cette fable pour détendre l’atmosphère et unir ma famille dans l’action, ce qui nous a permis de vendre les biens à un prix raisonnable en pleine pandémie de COVID.

La recherche de la morale de la fable a pris plus de temps que son écriture. La valeur d’une fable ne dépend pas de son époque de création, mais de sa pertinence et de la réflexion qu’elle suscite. Les fables publiées dans ce volume de Châteauneuf-sur-Loire sont toutes intéressantes, même si la qualité stylistique varie. La morale est ce qui importe le plus.

Les fables servent non seulement de satire ou de dérision, mais aussi d’outil pédagogique pour l’apprentissage du français, du vocabulaire et de la construction de phrases. Elles sont un moyen de diffusion de la langue française. Pour cette raison, quand les enfants étaient petits j’avais acheté une voiture sans radio afin que nous puissions... réciter des fables et chanter pendant nos longs trajets. Le Corbeau et le Renard ainsi que Perrette et le pot au lait ont rythmé nos déplacements. Il est important de protéger sa langue maternelle

face à l’ubiquité de l’anglais en Amérique du Nord”.

VGH : Un mot plus personnel sur votre attachement à la culture française !

FDD : “Originaire d’un pays de légendes peuplé de lutins, j’étais une petite bretonne, incapable de mémoriser des poèmes malgré une bonne mémoire. Préférant inventer mes propres histoires, je faisais rire mes camarades à l’école. Cette inclination m’a conduit à une incroyable connivence avec les mots.

Des ancêtres acadiens furent expulsés vers la Rance, et mon grand-père, bien qu’élevé par des Jésuites, parlait aussi gallo, dont certaines expressions sont très proches de la « langue du Québec ». Je m’y suis donc adaptée facilement. Je considère le Québec comme le plus beau pays du monde, résilient et accueillant, dont l’héritage iroquoien me fascine. Avec sa culture riche, il me permet de conserver mon identité. La langue y évolue constamment, et je crois bien encore savoir quelques mots de français et au moins trois de latin !”.

VGH : et sur le dessin attaché à la fable ?

FDD : “Pour écrire cette fable à la manière du XVII^{ème} siècle, j’ai choisi un ancien prieuré du XI^{ème}, avec son porche du XVI^{ème} et son clocher Renaissance. Située au cœur de Lamballe, ville médiévale et siège du Duché de Penthièvre, cette église Saint-Martin évoque la protection de Florian par le duc de Penthièvre. Inspirée par cette beauté architecturale, je l’ai dessinée d’un seul trait. J’ai aussi ajouté facilement des éléments de la mairie de Châteauneuf-sur-Loire, où vécut le prince de Bourbon, duc de Penthièvre”.

Le Renne, l'Ours et le Glouton

En Laponie, dans le Grand Nord, vivait un Renne,
Plein d’allant, fort gracieux, toujours fier, prétentieux.
Non loin geignait un Ours, le poil brun, malicieux,
Le plus fort à coup sûr, brisant sapin sans peine.
Un matin glacial, aux portes de l’hiver,
L’Ours, le ventre vide, pour faire ses réserves,
Partit sitôt chasser, s’abreuvant à la serve,
En quête d’une proie, d’un beau morceau de chair.
Le Renne, impavide, vit l’Ours gueux s’étancher,
Le toisa du regard, fit montre d’arrogance,
Persifla vertement, lui tint deux mots si rances
Que l’ursidé, bravé, fut bientôt fort fâché.
Le Renne pavoisa, ignorant la menace,
Prit à témoin, soudain, Glouton qui passait là :
« As-tu vu, mon ami, cet Ours vil, ce goujat,
Qui de ses crocs moqueurs veut là chercher disgrâce ? »
Le Renne était menteur, comme à son habitude.
L’Ours moqué le croqua, l’avalant sans-façon.
C’est là mon jour de chance, avisa le Glouton,
Qui prit l’Ours à la gorge en montrant gratitude.
L’arrogance est vaine, vous dira le Lapon.
Ainsi périt le Renne, après tous ses efforts.
Qui se croit le plus beau, qui se croit le plus fort,
N’est que peu de chose sous les crocs du Glouton.

Par **Kantalys Fel**
Rovaniemi, Finlande

Crédit photo : Carlota O., 2022, Utilisation gratuite sous la Licence Unsplash

L'eau qui va à vau-l'eau

Eau de pluie ou eau de source avec ou sans bulles
Alimentent un corridor naturel qui coule doucement
Vers des lits où prospèrent nombre d'habitants !
Avez-vous vu cette très jolie libellule ?
Le ru semble fâché, tout comme son grand frère
Le ruisseau, entraînant les déchets insouciantes
Qui se loveront dans les bras de la rivière
Lentement mais sûrement, tout en barbotant...
L'eau, quelquefois, s'agit et va trop fort et vite !
Elle veut revenir à son gîte, au fond du puits,
Alors que mers bleues et verts océans l'invitent
A vivre l'ivresse des vagues chaque nuit !
Elle est précipitée vers sa dernière épreuve,
Renonçant à la pureté par désespoir,
Et, ainsi qu'aurait pu le dire Saint Beuve,
Vivre dans la saleté pour ne pas échoir !
Vous ne vouez plus de très jolies libellules ?
Car même les belles Naïades des fontaines,
Espérant sauver l'eau de l'insouciance humaine,
N'ont pu jeter que de la poudre de... «gélules» !

Par **Chantal Emran**
Rabat, Maroc

Crédit photo : iuliu illes, 2024, Utilisation gratuite sous la Licence Unsplash

Entretien avec Kantalys Fel, de Rovaniemi (Finlande), pour Le Renne, l'Ours et le Glouton

Par **Vanessa Gondouin-Haustein** (Pays-Bas)

VGH : Pourquoi avoir participé à ce concours ?

JLF : "Quand j'ai pris connaissance de l'existence de ce concours, j'ai rapidement eu une idée de fable qui a fleuri dans mon esprit, comme une fulgurance. Je l'ai écrite en un jour. C'est le premier concours de fables auquel je participe".

VGH : Quel est votre attachement à la fable ?

JLF : "Ce format d'écriture, parce que ramassé et souvent habillé d'humour, est pour moi la meilleure façon d'exprimer une morale. Comme beaucoup, j'ai été bercé par les Fables de La Fontaine, depuis que, à l'âge de dix ans, mon arrière-grand-mère paternelle m'a offert un recueil de 1929. Cela a été une révélation, une plongée merveilleuse dans l'océan de la littérature. Lire une fable, écrire une fable, me ramène inéluctablement à ce souvenir d'enfance, fondateur.

VGH : Quels ont été vos sources d'inspiration pour cette fable et/ou les plus grandes difficultés rencontrées ?

JLF : "La fable est un exercice particulier. En quelques mots, bien sentis, l'auteur doit accrocher le lecteur, l'amuser, lui livrer une morale percutante. A la différence de la poésie classique, l'auteur de fables jouit d'une certaine liberté quant aux vers, à la métrique et aux rimes. Le rythme du texte, ses couleurs, ses images permettent à l'auteur une liberté et une impertinence qui font le sel de bien des fables. Pour ma part, dans la fable que j'ai écrite, j'ai, par choix artistique et sans doute aussi par défi, conté une histoire en vers de douze pieds, avec rimes. L'inspiration pour l'écriture de cette fable a été fulgurante et évidente. Ici, je suis au cœur de la nature arctique, entouré d'animaux emblématiques. Les personnages de ma fable ne pouvaient être que ceux-là : la force

tranquille de l'ours brun, roi des forêts, l'arrogance du renne, maître des lieux, et l'opportunisme, et la fourberie, du glouton (personnification de la Mort dans ma fable)".

VGH : Enfin, un mot personnel...

JLF : "La fable que j'ai écrite est un hommage à ce pays qui m'a accueilli, la Finlande. Je suis tombé amoureux de cette terre nordique, du blanc de ses neiges, du bleu de ses lacs. La Nature est sacrée dans ce pays. Elle est belle, envoûtante, redoutable aussi. Dans ma fable, la morale est qu'il faut toujours rester humble face à la vie, à la Nature. Je n'oublie pas que je viens d'ailleurs, de France. Mes racines sont une richesse. Mes souvenirs aussi, forgés par la culture française, sa lumière, sa complexité, l'émotion qu'elle procure. Riche de mes racines, de ma culture, mon regard s'épanouit au rythme des découvertes d'une autre culture, fascinante".

Chantal Emran, Rabat (Maroc), pour L'eau qui va à vau-l'eau

Originaire de la Champagne, native de l'Aube, après des années parisiennes d'études et de travail, j'ai suivi mon mari marocain à Rabat il y a de cela une trentaine d'années : 4 filles sont nées de notre amour ! J'ai rencontré Français du Monde la deuxième année de mon installation car scolarisant mes enfants à l'école française de Rabat, j'y ai rencontré des personnes qui m'ont renseigné sur l'Association, ses activités à l'époque, son esprit civique, social et humain. J'ai adhéré, participé aux bureaux, aux manifestations, cérémonies, soirées récréatives et engagements propres à servir les français du Maroc (et d'ailleurs !).

Il y a quelques mois, j'ai prêté une attention particulière à une information du groupe de Rabat indiquant que la ville de Châteauneuf-sur-Loire organisait un concours de fables : ce fut la rencontre avec le concours. Personnellement, j'ai toujours rêvé

(et encore maintenant) d'écrire... mais quoi ???!

Cela fait 2-3 ans que je me suis mise à la poésie. Mes enfants, mes ami(e)s, mon mari sont mes fans ! Pourquoi la poésie ? je pensais que ce serait plus simple... et bien non ! Mes premiers poèmes étaient des sortes de pamphlets, des courts récits en vers écrits « façon Zola, Ubu, Rimbaud » !! sur le travail, la naissance. Puis, j'y ai pris goût ! l'addiction poétique était engagée et depuis je n'arrête pas d'écrire des poèmes, sur tout sujet... Pourquoi ce concours ? J'ai tout d'abord hésité avant de m'inscrire. Je ne suis pas poétesse encore moins connue car je n'ai rien publié de ma poésie (est-elle publishable d'ailleurs ?) Le syndrome de l'imposteur a sévi et a failli me faire renoncer. Et puis, encouragée par mes fans, réconfortée d'une bonne et agréable ambition, j'ai rédigé ce poème « l'eau qui va à vau-l'eau » qui devait être écrit en

vers, sans dépasser vingt lignes sur un sujet de société. J'ai pensé à l'eau, élément essentiel de vie, recouvrant 70% de la surface du globe, rare en certains endroits du monde et source de conflits à d'autres endroits. Je me suis obligée à écrire cette fable, qui finalement est un poème-fable, en alexandrins.

Si l'idée de ce concours est de stimuler la création littéraire il a été très efficace pour moi...car j'ai écrit 3 autres fables depuis, qui végètent dans mes cartables en attendant l'occasion d'un vecteur de communication...d'autres titres se bousculent. Je crois que cette effervescence est le signe de la réussite de cette initiative et je désire remercier énormément tous les initiateurs et organisateurs de cette expérience qui ont consacré beaucoup de temps et d'énergie pour démarrer et faire lever un projet qui ne peut que bénéficier et rassembler la diaspora francophile dans le monde ! ■

À la découverte de la Francophonie

Un récit illustré pour explorer la diversité culturelle

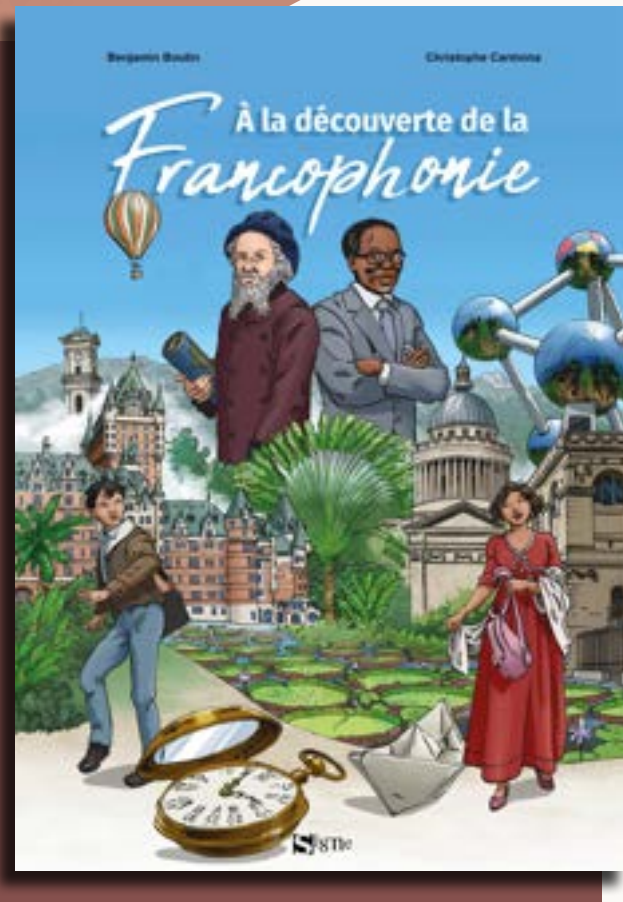
À la découverte de la Francophonie

Auteur Benjamin Boutin, illustrateur Christophe Carmona, coloriste Zuzana Zielinsk
Éditions du Signe

Par quel prodige le géographe français Onésime Reclus et le poète-président sénégalais Léopold Sédar Senghor sont-ils revenus à la vie ? Par l'incantation d'un mot : francophonie ! Partez avec ces deux immortels à la découverte d'un monde francophone pétri de diversité, de dialogue et d'échange, en compagnie de Virginie et Sylvain, deux étudiants venus de l'île Maurice et d'Acadie. Vous découvrirez des univers passionnants, des géographies imbriquées, des histoires croisées et des rêves de fraternité partagés. Au terme de ce périple inattendu, vous apprendrez à mieux connaître notre communauté internationale de langue française. Embarquement immédiat pour un voyage imaginaire, graphique et poétique !

À la découverte de la Francophonie est une bande dessinée initiatique écrite par Benjamin Boutin, illustrée par Christophe Carmona et colorisée par Zuzana Zielinsk. Guidés par Virginie, une jeune Mauricienne, et Sylvain, un Acadien d'origine vietnamienne, les lecteurs parcourent un monde francophone riche de diversité, de dialogue et d'échange.

Le récit met en scène Onésime Reclus, créateur du mot « francophonie », et Léopold Sédar Senghor, qui lui a donné une portée universelle. D'autres figures, comme Louise Beaudoin et Clément Duhaime, illustrent l'engagement contemporain pour une Francophonie



vivante. À mi-chemin entre fiction, histoire et géographie, cette BD célèbre une Francophonie à la fois institutionnelle et citoyenne. Elle sensibilise avec poésie et pédagogie à une communauté linguistique dynamique et fraternelle. Préfacée par Kim Thúy, elle s'adresse tout particulièrement aux jeunes générations.

À propos de l'auteur

Originaire de Provence, Benjamin Boutin est président d'honneur de l'ONG Francophonie sans frontières, conseiller stratégique de l'Association nationale France-Canada, auteur, conférencier et maître de conférences associé à l'Institut international pour la Francophonie de l'Université Jean Moulin Lyon III. Il préside également le comité Francophonie de l'Observatoire des droits humains à l'ONU. ■



GRAND ANGLE

Allemagne

Une loi historique sur la protection contre les violences sexuelles, sexistes et domestiques



Par Anne Henry-Werner
(Allemagne)

Facétie du calendrier, c'est le jour de la Saint Valentin, le 14 février 2025, que le Bundesrat (Parlement des Länder) a entériné la première Loi fédérale de lutte contre les violences sexistes et domestiques préalablement adoptée par le Bundestag le 31 janvier. Il faudra toutefois attendre sept ans pour qu'elle soit pleinement déployée.

Qualifiée à juste titre d'historique, la loi « Gewalthilfegesetz » introduit, pour la première fois au niveau fédéral, le droit à une protection renforcée et à des conseils juridiques gratuits ; et ce à compter de janvier 2032. Ce délai vise à donner aux Länder le temps de renforcer les systèmes de soutien et de les adapter aux nouvelles exigences. D'ici 2036, le gouvernement prévoit d'allouer 2,6 milliards d'euros pour développer des foyers d'accueil pour femmes et pour combler les lacunes du réseau de services de conseil.

Également orientée sur la prévention, la loi devrait permettre la mise en place de programmes destinés aux auteurs de violences, de campagnes de sensibilisation du public et d'une meilleure coordination entre les services de soutien spécialisés et les réseaux d'assistance générale.

Faiblesses et lacunes

Tout en saluant cette législation comme un jalon essentiel dans la lutte pour la protection des femmes, les ONG et organisations œuvrant déjà sur le terrain dénoncent certaines faiblesses. La date de 2032 fixée pour l'entrée en vigueur des droits à une aide

juridique est jugée trop tardive. Ces organisations soulignent notamment que l'absence de protection ne fait qu'accroître le risque de violences et de morts, alors que le nombre de féminicides croît, en Allemagne, comme ailleurs. En 2023, sur les 938 femmes et filles victimes de tentatives de meurtre dans le pays, 360 sont décédées ; soit près d'un féminicide par jour.

Il est également reproché à la nouvelle législation de ne pas s'intéresser aux violences spécifiques dont certains groupes de population sont très fréquemment la cible, telles que les personnes transgenres et intersexuées ou les demanduses d'asile.

Enfin, la définition donnée par la loi du viol n'est pas claire et ne se base pas sur le principe du consentement.

L'Allemagne... Eldorado du féminisme ?

Cette nouvelle législation historique fait-elle pour autant de l'Allemagne un Eldorado du féminisme ? Loin s'en faut ! En effet, l'art. 218 du Code pénal allemand qui interdit l'avortement, sauf en cas de viol ou de danger pour la vie de la mère, n'a toujours pas été

abrogé. Même si aucune sanction n'est prévue pour les femmes qui y ont recours jusqu'à 12 semaines de grossesse, cette ambiguïté qui amène chaque année des milliers de femmes à commettre un acte condamnable par la loi est régulièrement dénoncée par diverses organisations. Dans un contexte politique marqué par la menace de restrictions et de régressions, il est urgent de légaliser l'avortement.

Des divergences à l'échelle de l'UE Au niveau de l'Union européenne, les lois sur les droits sexuels et reproductifs des femmes, ainsi que sur la protection contre les violences sexuelles, restent hétérogènes.

La Convention d'Istanbul, qui établit un cadre général de lutte contre les violences sexistes, a été ratifiée par 22 États membres de l'UE et la première directive européenne visant à protéger les femmes victimes de violences et à harmoniser les sanctions à l'encontre de ceux qui les commettent a été adoptée en mai 2024 (Directive UE 2024/1385). Une directive que d'aucun.es jugent comme étant bien en deçà des attentes. Les critiques s'adressent notamment à l'Allemagne et à la France qui ont bloqué une définition communautaire du viol. ■

Vienne à l'heure du choix

Le 27 avril 2025, les Viennois se rendront aux urnes pour renouveler leur conseil municipal, leur parlement régional – le Landtag – et leurs conseils d'arrondissements. Une élection locale, en apparence anodine, qui prend pourtant, compte tenu du poids démographique et électoral de la Ville de Vienne dans le pays, une ampleur nationale et européenne inédite. Car derrière ce scrutin, c'est une bataille politique bien plus vaste qui se joue : celle du modèle de société que l'Autriche souhaite adopter.



Par **Vincent Roué**
(Autriche)

La capitale autrichienne incarne un îlot progressiste dans un pays oscillant entre conservatisme et tentations extrémistes.

Une chose est certaine : avec le FPÖ au centre du jeu, les craintes d'une Autriche plus isolationniste et eurosceptique et la probabilité d'un gouvernement aux mains de l'extrême droite est nettement accrue, faisant de ces élections locales un enjeu crucial.

La tradition de « Vienne la rouge » remonte à la fin de la Première Guerre mondiale : l'Empire austro-hongrois s'écroule, la République est proclamée et le premier maire social-démocrate est élu en 1919. Aujourd'hui, gouvernée par le Parti social-démocrate d'Autriche (SPÖ) sous la houlette du maire Michael Ludwig, la ville se distingue par ses politiques sociales et environnementales avancées, sa mixité culturelle et une vision du vivre-ensemble aux antipodes du programme du FPÖ. Ce n'est donc pas simplement une élection municipale qui se joue en avril prochain, mais un affrontement idéologique : Vienne continuera-

la République d'Autriche, Alexander Van der Bellen, avait d'abord chargé l'ÖVP, arrivé deuxième au scrutin, de trouver une majorité pour gouverner. Ceux-ci avaient alors engagé des discussions avec les sociaux-démocrates du SPÖ et les libéraux de NEOS dans l'idée de former une coalition tripartite. Cette tentative, qui visait bien à exclure le FPÖ du pouvoir, a capoté début 2025 après le retrait des NEOS, frustrés par le manque de volonté de réforme des autres partis. Cet échec n'a donc pas laissé d'autre choix au président que de charger, non sans réticences, le FPÖ de trouver une majorité et officiellement ouvrir la possibilité à l'extrême droite de gouverner le pays. Coup de théâtre mi-février cependant, ce deuxième lot de négociations a également échoué, le FPÖ et l'ÖVP ne semblant pas pouvoir s'accorder sur le partage des ministères clefs. De nouvelles négociations entre ÖVP, SPÖ et NEOS ont alors abouti à un accord de gouvernement. La route pour cette nouvelle coalition semble cependant truffée d'embûches et les prochains mois seront décisifs : ces trois partis pourront-ils gouverner ensemble ? En cas d'échec, de nouvelles élections nationales pourraient encore renforcer la mainmise du FPÖ sur le parlement.

Un contexte national préoccupant

Depuis près d'un siècle, Vienne fait figure d'exception dans un pays où le parti nationaliste et populiste (FPÖ), formation d'extrême droite menée par Herbert Kickl, gagne du terrain. Lorsque le FPÖ rafla près de 29 % des suffrages au niveau national aux législatives de septembre 2024, devenant ainsi la première force politique du pays, Vienne affiche des résultats plus modérés – même si le vote d'extrême droite dans la capitale se renforce (+7% par rapport à 2019). Mais alors, les promesses du FPÖ qui convainquent 1,4 millions d'électeurs, quasiment le double de 2019, quelles sont-elles ? En voici les grandes lignes : une politique de "remigration" assumée, un durcissement de l'immigration et une rhétorique anti-européenne de plus en plus agressive. Naturellement, cette nette victoire inquiète au-delà des frontières autrichiennes, tout comme celle de l'extrême droite en Allemagne en février 2025, et prouve la solidification d'un axe eurosceptique et pro-russe au sein de l'Union européenne. L'Autriche, au cœur du Vieux Continent, deviendrait-elle un véritable bastion du nationalisme populiste ? Après les législatives, le Président de

t-elle à incarner une alternative progressiste ou sera-t-elle gagnée par la vague nationaliste qui déferle sur l'Europe ?

Il est ainsi clair que les enjeux de cette élection dépassent largement le cadre de la ville. Car en se renforçant, le SPÖ espère envoyer un signal fort : celui d'une Autriche qui ne cède pas aux sirènes du repli identitaire. C'est pourquoi, le maire socialiste de la Ville de Vienne a avancé de plusieurs mois les municipales de 2025. Presque un an après le score historique du FPÖ aux législatives, ces élections serviront de baromètre pour mesurer l'ampleur du rejet ou de l'adhésion aux idées de l'extrême droite.

Un enjeu pour les citoyens européens vivants à Vienne

Le scrutin des conseils d'arrondissements viennois ne concerne pas seulement les citoyens autrichiens mais tous les ressortissants de l'Union européenne résidant à Vienne, à condition d'être inscrits sur les listes électorales. Français, Allemands, Hongrois, Tchèques, Slovaques, Polonais, Italiens ou encore Espagnols peuvent ainsi peser sur l'avenir de la ville. Une occasion unique d'influencer la trajectoire de la capitale et de contribuer à la préservation d'un modèle inclusif et progressiste. L'importance de ces élections s'inscrit également dans un contexte plus large : celui d'une Europe où l'extrême droite progresse de manière inquiétante. L'Italie de Giorgia Meloni, la France où le

Rassemblement national caracole en tête des sondages, la Hongrie de Viktor Orbán qui défie ouvertement les institutions européennes... Le continent semble basculer vers une droite dure, hostile aux valeurs fondatrices de l'Union. L'Autriche, pays historiquement situé au carrefour des influences européennes, joue un rôle clé dans ce basculement. Si le FPÖ consolide son pouvoir, c'est une vision de l'Europe plus nationaliste, plus refermée sur elle-même et plus proche de la Russie qui pourrait se renforcer. Herbert Kickl ne cache d'ailleurs pas ses ambitions : il souhaite faire de l'Autriche un pivot d'une Europe eurosceptique, cherchant des alliances avec d'autres leaders populistes du continent. Ses positions sur la guerre en Ukraine, marquées par un refus d'envoyer des armes et une posture ambiguë vis-à-vis de Moscou, s'inscrivent dans une stratégie plus large de défiance envers Bruxelles. Dans cette dynamique, un succès du FPÖ à Vienne affaiblirait encore davantage la position des forces pro-européennes en Autriche.

L'excellence du modèle viennois en danger

D'un point de vue local, les conséquences d'un basculement vers la droite radicale pourraient être considérables. Vienne est régulièrement citée comme l'une des villes les plus agréables au monde, notamment grâce à ses politiques sociales ambitieuses : logement accessible, transports publics performants, soutien aux

classes populaires. Un changement de majorité au conseil municipal risquerait de remettre en cause ces acquis et de fragiliser le modèle de gouvernance qui fait la singularité de la capitale autrichienne.

Le 27 avril 2025, la Ville de Vienne ne votera pas seulement pour choisir son maire et son parlement régional. Elle décidera de son avenir et de sa place dans une Autriche en pleine mutation. Plus largement, ce scrutin sera un test pour l'Europe : la vague nationaliste est-elle irrésistible ou existe-t-il encore des bastions capables de résister ?

Pour les citoyens européens vivant à Vienne, l'enjeu est clair : il ne s'agit pas seulement d'un vote administratif, mais d'un choix de société. S'abstenir, c'est laisser la place à une idéologie qui remet en question les fondements même de l'Union européenne et des valeurs de solidarité et d'ouverture. Voter, en revanche, c'est affirmer que Vienne peut rester un rempart face aux vents mauvais qui soufflent sur l'Europe.

S'abstenir, c'est laisser la place à une idéologie qui remet en question les fondements même de l'Union européenne.

Le 27 avril 2025, chaque bulletin comptera. Il dira quelque chose de Vienne, de l'Autriche, mais aussi du destin de l'Europe elle-même. Le 27 avril 2025, Françaises et Français inscrits à Vienne, votons. ■

Crédit photo : Jacek Dylag, Vienne - 2018, Utilisation gratuite sous la Licence Unsplash

Rencontres inter-sections l'intelligence d'un réseau solidaire

Par **Kalliopi Ango Ela** (Cameroun)
et **Stéphane Arnoux** (France)

À Douala comme à Phnom Penh, à Saly comme à Ho Chi Minh Ville, les sections de Français du monde - ADFE démontrent que le lien associatif peut transcender les frontières, faire de l'échange une pratique, et du collectif un horizon.

Qu'est-ce qu'une association, sinon une promesse ? Celle d'un engagement commun, d'une volonté partagée de faire société. Chez Français du monde - ADFE, cette promesse se matérialise dans des rencontres, des dialogues, des moments choisis pour se retrouver, se parler, se projeter. Ces dernières semaines, le calendrier associatif s'est enrichi d'initiatives locales et régionales qui disent beaucoup de l'énergie de ses adhérents et de la vitalité du réseau.



Crédit photo :
Sections camerounaises, 2025.

À Douala et Yaoundé, cette dynamique a pris la forme d'un rendez-vous désormais attendu. Chaque année, les deux sections camerounaises organisent une rencontre inter-bureaux, afin de confronter leurs réalités, d'ajuster leurs actions, et de partager leurs bonnes pratiques. Une démarche précieuse, car ces deux villes incarnent des visages

complémentaires de la communauté française : Douala, capitale économique ouverte aux "repats" et aux entrepreneurs, Yaoundé, centre politique et universitaire, ancré dans les dynamiques institutionnelles. Les doubles-nationaux y sont nombreux, et leur regard enrichit la réflexion collective.

Du 17 au 19 janvier 2025, la section de Douala s'est ainsi rendue à Yaoundé pour un week-end aussi dense qu'inspirant. Le vendredi, un « apéro citoyen » animé par un membre local a exploré le thème de l'intelligence artificielle : entre promesses technologiques et interrogations éthiques. Une discussion riche, suivie d'un buffet convivial et d'une soirée musicale. Le samedi, direction le « village Madiba » de Maman Elise, un havre champêtre propice aux échanges informels, entre grillades, pêche et jeux. Enfin, dimanche matin, les deux bureaux ont tenu un petit déjeuner de travail pour dresser le bilan des actions menées au Cameroun, et définir une feuille de route commune. En 2026, cap sur Douala, pour une nouvelle édition de cette rencontre.



Crédit photo : Karine Gbaguidi Kerekou (Bénin)
en visite à la section du Vietnam, 2025.

Mais cette dynamique ne s'arrête pas à l'Afrique centrale. À Phnom Penh, la présidente de la section Bénin, Karine Gbaguidi Kerekou, a échangé avec son homologue cambodgien, Yvon

Chalm, lors d'un petit déjeuner de travail. Au Vietnam, elle a également rencontré Jaime Peypoch et les membres de Français du monde - ADFE à Hanoï. Partout, la même envie : comprendre les spécificités locales, valoriser les initiatives, renforcer les ponts entre sections.

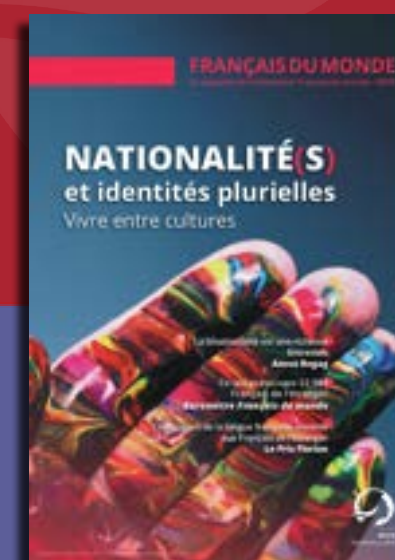
Des ponts qui seront au cœur de **l'Université de Français du monde - ADFE, organisée les 10 et 11 mai 2025 à Ho Chi Minh Ville**. Ce grand rassemblement régional, soutenu par la Chambre de Commerce et d'Industrie Française au Vietnam, se déroulera dans les locaux du CFVG, un lieu symbolique de l'intelligence collective. Au programme : développement durable, la francophonie, et la représentation des Français de l'étranger. Des conférences, des ateliers, mais aussi un dîner de bienfaisance le 9 mai, au profit des plus vulnérables. Parce que l'engagement associatif n'a de sens que s'il prend soin des siens.

Enfin, **du 29 mai au 1er juin 2025, c'est à Saly-Portudal, au Sénégal, que se tiendra le « Printemps »**, troisième édition des rencontres régionales sur le continent africain. Conférences, ateliers thématiques, networking, moments culturels : l'événement s'annonce comme un laboratoire d'idées, un temps fort pour réfléchir ensemble à l'avenir de la communauté française en Afrique.

Ce qu'il faut retenir ? Ces rencontres incarnent peut-être une manière de faire de la politique autrement. En tissant du lien, en partageant les savoirs, en donnant la parole à celles et ceux qu'on entend trop peu. ■

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Français du monde, c'est le magazine qui vous connecte aux Français de l'étranger. Actu, témoignages, événements : il vous plonge au cœur de la vie associative et des enjeux mondiaux. Restez informé, restez engagé !



Retrouvez gratuitement nos derniers numéros sur
francais-du-monde.org/magazine

Recevez gratuitement le magazine numérique lors de sa parution
en vous inscrivant à notre lettre d'information sur
francais-du-monde.org

FRANÇAIS DU MONDE - ADFE
(ASSOCIATION DÉMOCRATIQUE DES FRANÇAIS À L'ÉTRANGER)

francais-du-monde.org





PARRAINAGE ÉDUCATIF



**Solidarité
Laïque**

ENFANCE ÉDUCATION AVENIR

C'EST UNE QUESTION
DE CONSTRUCTION

Au Bénin, au Burkina Faso, en Colombie, en Haïti, au Liban et au Sénégal, le parrainage éducatif que nous mettons en œuvre consiste en l'accompagnement personnalisé, scolaire, social et médical d'enfants, d'adolescent.e.s et de jeunes orphelin.e.s, vivant dans des familles en grande précarité ou victimes d'exclusion en raison d'une situation de handicap ou de leur statut social.

© Adobe Stock - karelnoppe

Pour devenir marraine ou parrain, contactez-nous !

parrainage@solidarite-laique.org
01 45 35 13 13
22, rue Corvisart 75013 Paris

Association reconnue d'utilité publique
www.solidarite-laique.org

